# CAMPING

# Du même auteur

Un été de cendres
*récit*
*Prix Tropiques et prix Découverte Albert-Camus, 1995*
*Michalon, 1995, et « Folio », n° 3362*

Camus à Oran
*récit*
*Michalon, 1995*

Sable rouge
*roman*
*Michalon, 1996*

31, rue de l'Aigle
*récit*
*Michalon, 1998, et « Folio », n° 3361*

Mémoires de nègre
*roman*
*Michalon, 1999*

Dites-leur de me laisser passer
et autres nouvelles
*Michalon, 2000*

*ABDELKADER DJEMAÏ*

# CAMPING

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

ISBN 2-02-049573-2

© Éditions du Seuil, février 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour mon fils, Yacine, presque dix-sept ans*
*et quelques mois de camping*

Le plus beau des enfants
n'a pas encore grandi.

NAZIM HIKMET

# 1

Quand il a commencé, avec son accent de là-bas, à me parler de la tour Eiffel, de Kinder Bueno et d'Aubervilliers, j'ai compris qu'il voulait m'esquinter le moral. Grassouillet et prétentieux, il était venu, par avion, de l'autre côté de la mer, et moi j'essayais de passer de bonnes vacances dans le camping de Salamane. Ce matin-là, il portait un maillot de bain orange orné d'un Mickey aux grandes oreilles noires qu'il avait, bien sûr, acheté à EuroDisney et des palmes plus longues que ses jambes. Je n'étais pas non plus jaloux de sa montre de plongée, mais je ne sais pas pourquoi, je me suis mis à pisser tranquillement dans l'eau. Lorsqu'il s'est aperçu que j'avais fait pipi, il s'est mis à glapir comme un chacal avant de rejoindre sa grand-mère qui avait planté

sa tente près de la nôtre. Cette énorme dame moustachue et couverte de tatouages ne connaissait, contrairement à son petit-fils, que quelques mots de français. Ses préférés étaient « devises », « visa » ou « Tati », le nom du célèbre magasin de Barbès où tout le monde est passé, passe ou passera un jour.

Comme je n'avais pas la prétention de remplir avec mon petit zizi la mer où mouraient de vieillesse nos poissons obèses et ridés, je me suis dit que c'était le moment de retourner au camping pour déjeuner. En remontant le chemin de sable et d'herbes écrasées, j'entendais déjà la rumeur grésillante qui s'élevait de la Marmite – c'est comme ça qu'on appelait ce camping zéro-étoile – avant de recevoir sur le visage la vague tiède et appétissante des odeurs de cuisine. Je savais que ma mère avait fait du riz aux patates avec de l'ail, du safran, du concentré de tomate et deux feuilles de laurier. Ce n'était pas sorcier à deviner : elle en faisait presque à chaque fois que le soleil se levait sur la plage de Salamane. En tout cas, c'était bien meilleur qu'à la cantine où j'allais.

Gérée par la mairie de Matara, la Marmite

était vraiment minuscule. Un bout de terre qui ressemblait à une page de mon cahier de géographie ou plus exactement – j'exagère à peine – à un timbre-poste sur lequel s'agglutinaient plus d'un millier d'êtres vivants, sans compter les resquilleurs, les pistonnés, les invités et les clandestins. De toute façon, la foule ne me faisait pas peur. À l'école déjà on était quarante, voire cinquante, par classe, et dans la cour nous étions serrés comme des grains de semoule dans une assiette creuse.

Il y avait aussi l'invincible armée des mouches, les moustiques vicieux et le soleil qui mordait, quand il s'énervait, tel un chien enragé. Seuls une poignée de roseaux et quatre palmiers fatigués laissaient traîner leurs ombres rachitiques dans ce rectangle en terre battue mesurant à peu près cent quarante mètres sur quatre-vingt-dix et où on mangeait beaucoup de pain. J'ai toujours vénéré le pain. Quand j'en trouve un morceau par terre, je l'embrasse comme une relique avant de le déposer avec soin dans un endroit propre.

Plus peuplé que la Chine, le camping était ceinturé par une clôture assez haute, bricolée avec des planches, des briques et des parpaings.

On y pénétrait par un portail grillagé à la peinture verte écaillée qui se fermait avec une chaîne et un gros cadenas. Près du transformateur électrique, sentant la poussière, le tabac et la démission, se trouvait le bureau-chambre à coucher de Butagaz, le gardien. La cinquantaine ronde, court sur pattes, une casquette de base-ball sur la tête, le visage rouge, une dent en or sur le devant, il suait, telle une motte de beurre au soleil, en essayant de mettre un peu d'ordre dans le campement. Tout autour, avec leurs jardins éteints et leurs volets souvent clos, les vieilles villas, abandonnées par les Français à l'Indépendance, restaient calmes, lointaines et un peu trop sûres d'elles. La plus belle et la plus vaste était occupée par un colonel dont le fils ne cessait, comme le morveux de tout à l'heure, de parader avec ses tenues d'été, sa Mercedes, son hors-bord et son 4×4.

J'allais bientôt avoir onze ans et mes premiers poils. C'étaient aussi les premières vacances de ma vie.